

Bernadette Boissié-Dubus

**Quel qu'en soit le prix**



## CHAPITRE I

*Et le prince charmant posa un baiser d'adieu sur la bouche de Blanche Neige... Alors la jeune fille ouvrit les yeux...*

— Dis, tu crois que moi aussi je le rencontrerai le prince marchand quand je serai grande ?

— Pas marchand, charmant... Bien sûr que tu le rencontreras, ma chérie. Bien sûr. *Alors, le prince et Blanche Neige se marièrent, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...*

— Toi et moi, aussi, nous aurons beaucoup d'enfants, hein maman ?

— Non, ma chérie, pour faire un enfant, il faut un papa et une maman, pas une maman et sa petite fille.

— Ah bon ? Alors je ne pourrai pas faire un bébé avec toi ? Et mon papa, il est où, mon papa ?

Elodie éluda la question comme elle le faisait depuis des années, tout en sachant que ce comportement ne pourrait pas durer éternellement.

— Je ne sais pas, au ciel je pense, répondit-elle sans s'étendre. Maintenant tu dors, le marchand de sable est passé...

Comme chaque soir, Lilou se contenta de cette explication laconique, souhaita une bonne nuit au marchand de sable, à sa maman, à tous les enfants, eut une pensée toute spéciale pour le Père Noël qui sait tout, entend tout, et en profite pour faire des économies sur le dos des enfants polissons. Dans deux mois, ce serait Noël... Ce n'était pas le moment de faire des caprices et d'indisposer le distributeur agréé des cadeaux annuels. Lilou le savait et gérait ses affaires au mieux de ses intérêts du haut de ses trois ans.

Son petit nez dépassait à peine de la couette sur laquelle trois petits cochons dodus dansaient en se dandinant. Marion, avec son teint livide, dormait, un œil ouvert, d'un sommeil sclérosé de poupée de chiffon. Le marchand de sable avait bien fait son travail ce soir-là, car la petite dormait déjà, un sourire béat figé sur son visage.

Elodie sortit de la chambre à pas de loup, referma la porte derrière elle et alluma la télévision.

Le film était commencé depuis un bon quart d'heure, conformément aux autres soirs, et, pour ne pas déroger aux habitudes, la jeune femme n'avait pas encore mangé. Elle ouvrit le réfrigérateur, sortit les restes du plat de pâtes préparées pour Lilou que le gruyère avait collées, ouvrit une boîte de sardines à l'huile, et posa le tout sur la table du salon. Armée d'un verre de vin rosé bien frais — son seul remède contre le cafard — et de sa fourchette, elle engouffra son repas. Elle n'avait même pas pris la peine de les

réchauffer et les consomma à même la casserole pour éviter d'avoir à laver de la vaisselle. Il y avait des jours où même se nourrir la dégoûtait.

Evidemment, le film était nul, comme tous les soirs. Mais malgré la fatigue d'une journée bien remplie, elle hésitait à aller se coucher, reculant le plus possible l'instant chargé d'angoisse de l'endormissement.

La nuit, les cauchemars la faisaient hurler et se réveiller couverte de sueur et de larmes, le nez écrasé dans son traversin, le mordant d'une rage animale.

Surtout ne pas dormir... Refuser de se laisser emporter par la vague déferlante du sommeil surnois... Garder les yeux ouverts, rivés au petit écran, pour résister le plus longtemps possible, jusqu'à ce que la nuit l'emporte à son insu... Ne pas dormir...

Par la fenêtre, elle n'apercevait que les lumières de la ville en bas du Mont Saint Clair telles de petites lucioles semblant vouloir s'échapper par la mer. A cette heure-ci, tout était d'un calme effrayant. L'immeuble était silencieux. Evidemment, ce n'était pas ici qu'elle aurait pu entendre de la musique techno à fond et en stéréo. Ce n'était pas le genre des locataires, évidemment... Dans cette résidence située sur le Mont Saint Clair, le montant exorbitant des loyers faisait un tri drastique parmi la population. Pourtant, en tendant l'oreille, elle aurait pu entendre respirer Lilou dans la chambre voisine. Le bruit des télévisions couvrait le craquement des meubles et quelque part, chez d'autres gens, le vent faisait claquer

un volet mal fermé. La chasse d'eau du couple d'à côté fit un borborygme tonitruant et se tut, vaincue par une main vengeresse qui ferma le petit robinet. Elodie entendit le voisin jurer et ce, depuis plus de trois semaines, exactement à la même heure... Se déciderait-il un jour à la faire réparer ? Il fallait croire que le montant du loyer ne mettait pas le locataire à l'abri des déconvenues. Le hall d'entrée était en faux marbre, et l'isolation auditive autant que thermique totalement illusoire. Pourtant Elodie l'aimait cet appartement. Elle aurait pu y être heureuse. Elle aurait pu.

Du bruit dans les escaliers la fit se lever d'un bond, tous sens aux aguets. Des gouttelettes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure comme chaque fois que l'angoisse s'insinuait en elle. Elle s'approcha de la porte, en essayant de faire le moins de bruit possible, et entendit rire le couple de l'appartement mitoyen de retour du cinéma. Elle haussa les épaules en maudissant sa propre frayeur, soupira et, complètement découragée, se laissa tomber dans son canapé.

Le silence revint, profond, insondable. Aujourd'hui, il ne viendrait pas c'était déjà trop tard. Heureusement. Ce soir, elle pouvait être tranquille, respirer librement, se sentir propre sans passer une heure sous la douche, sans user une bouteille entière de gel lavant. Ce soir, elle n'aurait pas à se sentir souillée par ce corps écoeurant qu'elle détestait plus que tout au monde. Ce soir, il devait être avec sa

femme, l'autre, la légitime, celle qu'il avait dû épouser à une époque où il avait encore l'air d'un humain. Elle aurait dû réagir, fuir, quitter la ville mettre entre elle et lui les milliers de kilomètres purificateurs que la raison requérait, et tenter d'oublier si l'oubli était possible. Mais elle manquait de cran... ou d'imagination. Où aller ? Où se cacher ? Partir avec Lilou ? Tout abandonner ? Sa boutique de fleurs qu'elle avait créée elle-même avec le peu d'argent hérité de ses parents et qui les mettait, elle et Lilou, à l'abri du besoin ? Vers quel avenir, quelle perspective ? A part faire des bouquets, que savait-elle faire d'autre ? L'art floral, c'était sa raison de vivre, sa bouée dans la tempête, une façon d'exprimer le fond de son être comme un peintre confie son intériorité à sa toile, un écrivain à son papier. Elle avait remporté des concours d'art floral dont elle n'était pas peu fière.

Trop de choses à perdre pour gagner si peu en échange.

Mais est-ce si peu la liberté ? Liberté... Ce mot résonnait en elle, creux, comme un écho venu de nulle part. La liberté, qu'aurait-elle pu en faire, loin de ses racines, de ses souvenirs pourtant si sombres. Jamais elle n'aurait eu le courage de repartir à zéro. Sète, sa ville, c'était son ancrage, son port d'attache, son cocon. Elle en connaissait chaque rue, chaque pont, chaque trottoir, depuis les bancs d'école où elle avait usé ses jupes à ne rien faire. Mais la ville avait trop grandi, étendant ses tentacules de pieuvre géante jusqu'à recouvrir et étouffer les étangs alentour. Elodie,

filles de bourgeois tranquilles, derniers bastions d'une vieille famille occitane installée à Sète depuis des générations, avait vu disparaître inexorablement les vestiges de son enfance et ses repères. Autour de la ville, une ceinture de cités champignons étendait des îles de béton froid, pareilles à de grises araignées dévorant tout sur leur passage. Qui aurait-elle pu appeler au secours dans ce monde où tous couraient sans cesse et se battaient pour conserver une petite place au soleil ? Ses amis ? Pas assez confiance en eux pour raconter son infortune. Peu à peu, elle les avait perdus, préférant rester seule que d'avouer cette honte qui la faisait fuir, comme une pestiférée, comme si elle avait été atteinte d'une maladie incurable et contagieuse. Qui d'autre ? Personne. Filles uniques. La pire chose en ce bas monde. Pour Elodie, les hommes étaient tous des lâches ou des salauds. La solitude s'était installée dans sa vie, sans faire de bruit. Il ne restait plus qu'un grand vide. Parfois, elle se penchait pour en regarder le fond. Heureusement qu'il y avait une barrière, comme sur ces routes de montagnes qui longent des précipices. Tant qu'il y aurait des barrières, elle tiendrait le coup. Mais pour combien de temps ? Le bout du tunnel n'était pas pour demain. Dans ces cas-là, tu fonces, tu fermes les oreilles à la petite voix qui te dit « attention, danger imminent. » *Dépressive, moi ? Allons donc ! Juste un peu de fatigue. Pense aux petits africains qui meurent de faim, aux populations décimées par des épidémies, à ceux qui dorment dans des cartons dans la rue. De quoi te*



*plains-tu ? N'as-tu pas honte ? Si, j'ai honte.* Oh oui, Elodie avait honte. Mais pas pour ces raisons-là.

L'inconscient est ton ennemi mortel. Il travaille dans ton dos. Il te prend par surprise un beau matin et tu t'effondres, ou tu te jettes au canal avec ta voiture en espérant qu'il ne se trouvera pas un idiot qui cherche à faire sa « BA » du jour et qui, juste ce jour-là, pour te gâcher ta mort après que d'autres t'aient gâché la vie; fait son jogging au bord de ledit canal. Alors, pour ne pas écraser cet imbécile, tu freines au dernier moment. Et tout recommence. Ou ils sont lâches ou ils sont cons et se prennent pour des princes charmants. Pire encore. Ils sont fiers. Ou ils sont pourris jusqu'à la moelle.

Voilà ce que se disait Elodie, assise dans son canapé, comme chaque soir où elle avait la chance d'être seule. Il ne lui restait plus aucune illusion concernant les hommes. C'était comme un cancer qui lui rongerait la vie. Elle se souvenait, avec dégoût, de ce jour maudit où elle l'avait rencontré, lui, celui de tous les désastres. Depuis, il surgissait sans prévenir, au moins une fois par semaine, pour satisfaire son besoin lubrique. Il repartait en jetant un billet de cinquante euros qu'Elodie n'avait jamais utilisé et qu'elle cachait sous son sommier. Elle commençait à posséder un petit magot mais était incapable de profiter de cet argent sordide. Depuis quatre ans que durait ce manège, elle était fatiguée. Pourtant, la boutique prospérait, l'enfant était adorable et Elodie l'aimait plus que quiconque au monde. Elle ferma les

yeux et le cauchemar recommença, inexorablement, telle une spirale infernale.

C'était un soir de mars. Elle allait fermer le rideau métallique qui glissait bruyamment, lorsqu'un inconnu l'interpella :

— Holà, jeune fille, besoin d'aide ?

Cette manière de l'apostropher ne lui plut pas. C'était un vigile, un de ces hommes que les commerçants du quartier avaient embauchés pour veiller sur leurs magasins et qui effectuait sa tournée. Cet homme ne lui plaisait pas, pas plus que l'idée de faire surveiller son bien par des faux policiers. L'individu avait des petits yeux méchants derrière de grosses lunettes à double foyer et ressemblait à un « culbuto » sur deux petites jambes malingres. Il avait la cinquantaine et l'air fat de quelqu'un qui se prend pour le nombril du monde. Elodie le détestait sans le connaître et l'ignoble type semblait s'en rendre compte et en éprouver de la jouissance. Elle eut peur, et l'autre, comme un chien face à sa proie, flairant l'odeur animale de la panique, prenait un malin plaisir à importuner sa victime.

— Je dois vérifier votre système de sécurité. Puis-je entrer ?

Elle n'avait aucune envie de voir ce gros faux flic s'incruster dans sa boutique. Elle crut pouvoir s'en débarrasser facilement.

— Mon système de sécurité est en parfait état. Merci. Je le fais vérifier régulièrement. Ne vous inquiétez pas.

— Hé, je ne m'inquiète pas, ma poulette. Mais je dois le voir. S'il arrive un pépin, l'assurance ne marchera pas et ne comptez pas mettre ça sur le dos de ma compagnie. Il ne faut pas prendre les vigiles pour des imbéciles.

Elodie était de plus en plus mal à l'aise. Depuis quand les vigiles étaient-ils affectés au service entretien ? Elle n'avait pas entendu parler de cet additif au contrat collectif. Mais la tenait-on au courant des modifications d'un contrat qu'elle n'avait de toute façon pas signé ? Sûrement pas.

L'individu malsain continua d'un ton sirupeux :

— Vous voulez m'empêcher de faire mon boulot ? Il paraît que vous êtes la seule du quartier à refuser notre intervention. Pourtant, vous voyez, nous ne sommes pas rancuniers, je m'occupe de vous quand même. Votre propriétaire a cru bon, lui, de faire appel à nous pour les locaux lui appartenant. Tous les autres commerçants sont satisfaits de nos services. Vous n'allez pas jouer les trouble-fête ? Vous êtes un peu jeune dans le métier pour vous attaquer aux vétérans, fillette. Alors, vous me laissez entrer ou j'en réfère à mes supérieurs et à votre propriétaire ?

Elodie, fatiguée, n'avait plus qu'une idée en tête : en finir avec cet idiot et rentrer chez elle. La conversation prenait un tour qui ne lui convenait pas, aussi, pour se débarrasser de ce personnage collant et désagréable, elle ouvrit la porte et le conduisit, à contrecœur, vers l'armoire de sécurité. Il valait mieux en finir tout de suite.

L'homme la suivait. elle sentait son regard posé sur les parties les plus délicates de son anatomie. Cette ordure en profitait pour se rincer l'œil ! Elle devinait son regard sale et inquisiteur posé sur elle, la déshabillant sans vergogne. Heureusement qu'elle n'avait pas mis sa minijupe qui aurait découvert ses jambes, et ses bas noirs brillants, tentateurs. Elle n'aimait pas s'habiller trop sexy au magasin. Pour une fois, elle se félicitait des mœurs puritaines de quelques clientes qui l'obligeaient à porter des vêtements classiques moins aguicheurs.

Parvenue au placard, elle s'écarta pour lui céder la place. L'individu en profita pour frotter sa grosse bedaine sur le ventre de la jeune fille et un frisson de dégoût la parcourut. Profitant de son trouble et de la promiscuité, il la plaqua contre le mur et colla ses lèvres aux siennes. Son haleine empestait l'alcool. Dégoûtée, elle se débattit, essaya de crier, mais l'homme écrasait sa bouche sur la sienne au point de l'étouffer, et une poigne de fer la rivait au mur, écorchant au crêpi la peau de son dos à travers son corsage. De sa main libre, il arracha sa jupe qui s'ouvrait comme un portefeuille sur ce qu'elle avait de plus précieux, dégrafa son propre pantalon et Elodie, petite bourgeoise bien élevée, apprit, jusqu'à l'intimité la plus profonde de sa chair et de son esprit, ce qu'était un viol. Un objet chaud et dur mutilait son corps, brûlait ses entrailles comme un pal, une torture venue du fond du Moyen Age, sauvage, inhumaine. Il lui sembla que son ventre, gonflé jusqu'à l'explosion, devenait un

énorme hématome, une plaie, un gouffre béant ouvert sur l'indicible horreur. Elle avait mal, mal jusqu'à l'agonie, jusqu'au bout de sa nuit éternelle. L'homme caressa ses seins avec violence et émit un râle de plaisir. Puis, satisfait de son orgasme, il la saisit par les cheveux, la regarda d'un air moqueur puis la lâcha comme un vulgaire sac de linge sale et lui jeta sa jupe au visage en disant :

— Pas mal, mais j'ai vu mieux. Maintenant, ne t'avise pas d'aller le raconter si tu tiens à ta peau. Je suis marié et j'ai des amis. Alors tu la fermes, petite salope, et tu resteras en vie. De toute façon, tu l'as bien cherché, depuis le temps que tu m'aguiches avec ton faux air méprisant. Je suis sûr que tu as aimé ça, petite garce. Hein, que tu as aimé ?

Il lui prit le visage entre ses grosses mains, enfonçant ses doigts dans ses joues, la regarda avec dédain, remit son pantalon taché au genou et quitta la boutique en l'injuriant. « Tu la fermes, t'as compris, pétasse ? » Elodie resta seule, prostrée dans son placard, vomissant d'humiliation, de dégoût et de douleur. Que faire ? Qui prévenir ? Personne ne pouvait venir à son secours, c'était trop tard. Aller à la police ? Pour quoi faire ? Elle n'avait pas envie de raconter son abominable aventure, pas même à ses amis. Tétanisée, submergée de honte, elle se laissa tomber sur le carrelage froid où elle passa une partie de la nuit recroquevillée sur elle-même dans la position du fœtus. Le sperme coulait entre ses jambes et collait à sa peau sans qu'elle pût faire un seul mouvement

pour aller se laver, sans même pouvoir pleurer, les yeux grand ouverts dans la pénombre, fixant le vide. Trois semaines plus tard, elle découvrit l'inévitable : elle était enceinte. Ce fruit indésirable, il fallait qu'elle s'en débarrasse. Elle prit rendez-vous pour faire un IVG à Montpellier, loin de chez elle de peur que son infortune vint aux oreilles de gens malveillants. Elle vivait cette grossesse comme une maladie, une épouvantable infection qui lui mangeait les globules rouges et les neurones. Un genre de cancer insidieux, long et lent, jusqu'à l'agonie neuf mois plus tard. Mais le jour fatidique, elle ne put soudain s'y résoudre et détala de l'hôpital comme si elle était poursuivie par des êtres invisibles prêts à la dévorer. Elle se retrouva sur le parking de l'hôpital, en larme, désespérée, terrifiée par sa fuite et par l'avenir. Des jours et des jours passèrent à se demander ce qu'elle allait faire pour l'élever, pour l'aimer tout simplement. Et contre toute attente, ce petit être lové dans son ventre sans son consentement, elle se mit à l'aimer en dépit de la haine éprouvée pour son géniteur. Neuf mois plus tard naquit Lilou, un petit bout de trois kilos, qu'elle prit dans ses bras et contempla comme si elle avait mis au monde une star ou une reine. Quelques mois plus tard, les harcèlements reprirent. Raoul menaça de révéler sa paternité à toute la ville. C'est ainsi qu'elle lui ouvrit sa porte, pour que Lilou ne sût jamais l'horreur de sa conception.

Depuis, Elodie vivait dans la terreur, car, de, temps en temps, il surgissait, lui faisait l'amour, jetait

un billet à ses pieds comme si elle était une prostituée, et repartait sans mot dire. En plus de crier au monde sa paternité, il l'avait menacée de mort si elle avait l'outrecuidance d'aller se plaindre, et elle était certaine qu'il était assez dangereux pour la tuer ou pire encore, s'en prendre à la petite. Alors elle subissait ses assauts, ses crises de démence, ses envie subites de plaisir sordide, la peur au ventre, le cœur au bord des lèvres. Jamais plus elle ne pourrait ouvrir son ventre au bonheur du plaisir partagé. L'amour était devenu pour elle, même dans l'absolu, synonyme de douleur et de répulsion. Parfois la nuit, elle se réveillait en sursauts, croyait le voir dans sa chambre, sentait son odeur glisser le long des murs comme celle d'un fauve à l'affût. D'autres fois, elle rêvait qu'elle était violée par des hommes masqués, criait dans son sommeil et réveillait sa fille terrorisée par les hurlements de sa maman.

Mais ce soir-là, il ne viendrait pas, l'heure était passée, elle pouvait enfin dormir tranquille. Blottie sur son canapé, les jambes remontées sous le menton, elle savourait le temps présent et parce que malgré tout elle était résolument optimiste, pensait pouvoir se sortir un jour de ce tourment.

Dans la chambre d'enfant, Lilou rêvait tout haut et riait en dormant.

Le tic-tac monotone du réveil scandait le passage inexorable du temps, s'égrainant doucement comme un chapelet infernal. Minuit sonna à l'horloge de la ville. Elodie rêvait qu'elle se promenait dans une

ville abandonnée, style ville fantôme du Far West, à la recherche de Lilou. Elle n'entendait que son rire cristallin se répercutant dans les bâtiments déserts, mais ne la voyait nulle part. Elle pleurait, et les larmes lui brûlaient les joues. Elle perçut des bruits de pas, se retourna mais ne vit qu'une rue vide à perte de vue. Le bruit s'intensifia et un grand coup dans la porte d'entrée la tira de son sommeil. Les coups redoublèrent, Elle eut un haut-le-cœur. Encore lui ! C'était trop pour elle ! La révolte la submergea. Elle fut prise de tremblements et parvint tout juste aux toilettes pour vomir. Pas ce soir... Non, pas ce soir... Elle devait dormir. L'idée de cette peau contre la sienne lui était insupportable. Elle n'aurait jamais assez de tous les produits de nettoyage de la maison pour réparer la souillure de son corps.

Par le judas, elle le voyait s'impatienter. Les coups se multiplièrent et il se mit à crier. Visiblement, il était saoul et elle imaginait déjà les atrocités qu'il lui ferait subir pour satisfaire son plaisir. Alors, elle décida de ne pas ouvrir, de ne plus jamais ouvrir, quoi qu'il advînt.

— Va-t-en ! Je ne veux plus te voir ! Laisse-moi tranquille !

Sa voix mourut dans un sanglot. Mais son tortionnaire n'entendait pas lâcher aussi facilement sa proie.

— Ouvre-moi ou il t'en cuira. Je n'ai pas de temps à perdre.



Elodie hurla comme un animal blessé mais la porte resta irrémédiablement fermée.

Elle cria :

— Non, je ne t'ouvrirai pas. Je te déteste. C'est fini, tu ne me fais plus peur.

De la chambre, une petite voix appela :

— Maman, maman, j'ai peur.

Lilou était réveillée et, Marion à la main, les yeux pleins de larmes, elle venait chercher refuge auprès de sa maman. Dans l'immeuble, personne ne broncha. Aucun ne viendrait à son secours. Pas même le militaire du premier avec sa « grande gueule » qui avait fait selon ses dires, ce que personne n'avait pu prouver, l'Indochine et la guerre d'Algérie. Il était sorti une seule fois, dans son pyjama à rayures, pour engueuler des gosses un peu éméchés. Des gosses inoffensifs, pas un vigile armé et ivre... Quant aux autres habitants de l'immeuble, ils ne comptaient pas le courage au palmarès de leurs vertus. La notion de non-assistance à personne en danger dépassait leur entendement.

Elle était seule avec la petite Lilou qui pleurait accrochée à son pantalon de pyjama. Elle prit l'enfant dans les bras et se réfugia dans la chambre à coucher, mêlant ses larmes à celles de la petite et son désarroi à sa panique.

Au bout d'une demi-heure, l'homme se calma et cria d'une voix froide :

— Tu me le paieras, petite. Tu n'as pas fini de le regretter. Sur ce, bonne nuit. Profite bien du dernier répit qu'il te reste.

Elle entendit son pas dans l'escalier et le silence revint, pesant, chargé de noirs présages.

Elodie coucha la petite fille qui s'était endormie, épuisée sur le canapé, et essaya de trouver le sommeil. Mais le sommeil ne vint pas.

Au matin, lorsque sonna le réveil, elle était encore là, hagarde dans son salon, la peur au ventre. Le soleil de fin octobre se glissant par la baie vitrée lui redonna un peu de confiance en la vie et, à la lumière du jour, le cauchemar de la veille s'estompait. Après tout, elle avait eu le courage de résister à son bourreau et se sentait libérée d'un fardeau. Peut-être allait-il la laisser tranquille ?

Elle contempla son image dans la salle de bain. Ses yeux verts de chat sauvage lui donnaient un air d'animal toujours sur la défensive, mais elle avait un visage de madone de cathédrale, fin et délicat, un visage presque enfantin auréolé de cheveux bouclés qu'elle attachait au sommet de la tête avec un peigne en bois. Même son nez trop long et son menton volontaire ne parvenaient pas à rompre l'harmonie de ses traits. Si elle avait été laide, au moins, Raoul l'aurait laissée tranquille ! Parfois elle détestait le reflet d'elle-même dans cette glace qui lui renvoyait l'objet de son tourment. Que n'aurait-elle donné pour être insignifiante, pour que les autres ne se retournent pas

sur son passage, pour que Raoul l'ait trouvée repoussante, indésirable ! Parfois, elle avait envie de se défigurer, de se transformer en monstre, de devenir un objet de répulsion plutôt que de désir. Elle pensait à se lacérer le visage avec un cutter, à se brûler, à transformer ses traits délicats en sillons.

Puis elle abandonna la contemplation haineuse de son miroir pour se consacrer à son bout de chou aux prises avec les boutons récalcitrants de son gilet.

Lilou aussi était jolie. Elle avait beau la regarder, sonder ses traits, elle ne trouvait aucune ressemblance avec l'individu qui l'avait engendrée. La petite fille portait ce matin-là une petite robe rouge et des chaussettes assorties ornées d'une petite fleur à la cheville. Elle était très coquette et entendait partir à l'école bien habillée et bien coiffée. Une vraie petite bonne femme dont Elodie n'était pas peu fière malgré cette paternité inavouable. A huit heures du matin, elle la déposa à l'école et se rendit au magasin.

Elle ne saisit pas tout de suite la raison de cet attroupement sur le trottoir. Mais en s'approchant, elle comprit que la vengeance, chez un individu imbécile et méchant, n'était pas un vain mot. Le rideau métallique de sa boutique était soulevé et la vitrine fracassée. A l'intérieur, toutes les fleurs écrasées sur le sol et les vases cassés témoignaient d'un acharnement sauvage à détruire. Il ne restait plus un objet intact. Un début d'incendie avait été maîtrisé par les pompiers avant que tout ne partît en fumée. Elodie pénétra chez elle dans un état second. La foule s'écarta sur son

passage, lui faisant une haie d'honneur. Il ne manquait que le tapis rouge pour se croire une star de cinéma. Le silence se fit, on entendit à peine murmurer :

— Pauvre petite, quel sale coup...

Personne n'avait eu l'idée charitable de l'avertir. Elle se morigéna intérieurement. *Qui a ton téléphone? Tu ne t'es jamais liée à personne, ma belle. Voilà le résultat...* C'est pour cette raison qu'ils avaient appelé le propriétaire des locaux qui lui, au lieu de lui téléphoner, avait envoyé la police.

Elodie leur aurait bien hurlé ce qu'elle pensait de leur pitié, mais à quoi bon ? Quand elle aurait besoin d'eux, elle pensait qu'ils détourneraient la tête, l'abandonnant à son sort. En qui pouvait-elle avoir confiance ? Ce mot ne faisait plus partie de son vocabulaire. Elle ne voulait pas de leur pitié ni de leurs remords s'ils en avaient, encore moins de leur aide. L'œuvre de sa vie s'étalait là, réduite en miettes, devant ses yeux refusant de croire à l'évidence.

Un policier lui posa des questions auxquelles elle répondit machinalement, tout à son désespoir. Elle entendit dans son dos la voix de son tortionnaire. Un voile opaque obscurcît sa vue et ses mâchoires se crispèrent à se briser. Elle ne pouvait plus desserrer les dents et se mit à trembler.

Le commandant, petit homme maigrichon, affublé d'une barbiche à la Lénine qui lui valait les moqueries sympathiques de ses collègues, n'était pas arrivé presque à l'âge de la retraite sans avoir acquis un peu de psychologie. Pour lui, il était évident que